

UNE FERME DE SERPENTS AU BRÉSIL

Élever dans un enclos les serpents les plus venimeux, comme d'autres élèvent des abeilles, peut paraître, au premier abord, une fantaisie paradoxale et dangereuse. C'est pourtant ce qui se passe au Brésil dans le grand institut de sérothérapie de Butantan, près de Sao-Paulo.

Le Brésil, comme presque toute l'Amérique du Sud, est infesté de reptiles. On y compte, chaque année, environ 20.000 cas de morsure, sur lesquels, autrefois, près de 5.000 étaient mortels. Il n'en est plus ainsi depuis que fonctionne la fondation de l'Institut Pasteur, dirigé par le docteur Vidal Brazil. Dans son numéro du 20 novembre 1909, *L'Illustration* a d'ailleurs décrit en détail par quels procédés on parvient à obtenir un sérum curatif en inoculant à des animaux progressivement immunisés des doses croissantes de venin. Le traitement a été découvert par le docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, voici plus de vingt ans. On pourra retrouver dans notre collection — numéros du 27 juillet et du 2 novembre 1901 — un récit de ses expériences.

Le *serpentario* de Butantan est divisé en plusieurs sections, isolées par des clôtures et par un double fossé rempli d'eau. Toutes les espèces de serpents qu'on rencontre au Brésil s'y trouvent représentées, car chacune d'elles nécessite un sérum particulier. C'est dans le laboratoire qu'on recueille le venin pour les inoculations : la tête du reptile est immobilisée entre des pinces ou par un moule coulant, et l'on fait dégorgir ses parotides par une légère pression des doigts. Il convient toutefois que le serpent demeure en liberté relative, sinon il refuse de s'alimenter. Le *serpentario* réalise cette condition. Le dessin que nous reproduisons montre comment on s'y prend pour s'emparer des « pensionnaires » : le préparateur, solidement botté et ganté, est armé d'un crochet de fer analogue à une canne de golf, adapté à un manche en bois. Il glisse son instrument dans un des anneaux du reptile et le soulève brusquement du sol. Privé de son point d'appui, l'animal — ici un *crotales turificus* ou serpent à sonnettes — ne peut plus bondir en se servant de sa queue comme d'un ressort, et il est relativement facile de l'insérer dans une boîte disposée sur le sol pour le recevoir. Le dessinateur a complété cette scène pittoresque en représentant, sur le côté gauche, un des jeunes alligators que l'on entretient dans l'eau des fossés.

L'ILE AUX SABLES D'OR

(SUITE ET FIN. — VOIR LES NUMÉROS DES 1^{ER} SEPTEMBRE ET 27 OCTOBRE 1923.)

HISTOIRE JUIVE

Quand les habitants de Djerba, il y a bien des siècles, virent débarquer terre plusieurs centaines d'Israélites, fuyant la Palestine, ils furent très perplexes. Comme ils étaient aussi hospitaliers que les Lotophages et que l'hospitalité, depuis Ulysse, demeurait de tradition dans leur île, ils autorisèrent les nouveaux arrivants à s'y fixer. Mais, comme ils étaient prudents et qu'ils estimaient, avec la sagesse habituelle des nations, que le premier occupant est le digne propriétaire, ils leur interdirent de demeurer à Méninx, l'ancienne capitale, qui surveillait le continent, ou à Houmt-Souk, la nouvelle, qui regardait la mer. Les Juifs, qui avaient emporté avec eux une pierre du Temple détruit par Nabuchodonosor, eurent bientôt fait de trouver la région de l'eau douce, qu'ils distinguèrent aisément de la région des eaux saumâtres. Pour confirmer leur découverte en sanctifiant leur prise de possession, ils ne manquèrent pas de construire une synagogue dans laquelle ils incorporèrent la pierre du Temple. Puis, selon l'ordre habituel aux sociétés fortement constituées, ils bâtirent leurs maisons autour de la synagogue, de manière à les faire bénéficier de sa dignité religieuse.

Mais au seizième siècle, un gouverneur musulman, qui répondait au nom de El Mekkès et qui était, ma foi ! fort perspicace, ne manqua pas de remarquer que la race juive, dans n'importe quelle ville, dans n'importe quel village du vaste univers, produit toujours des commerçants, des colporteurs, des artisans, des teinturiers, des bijoutiers, et jamais de tisseurs, de potiers, de pêcheurs, de cultivateurs attachés à la terre. J'imagine qu'il dut leur adresser le raisonnement suivant, qui se tient à peu près debout : « Puisque tu ne laboures pas le sol, puisque tu ne tisses pas la toile de tes vêtements, puisque tu ne tournes point l'amphore qui contient ta provision d'eau et d'huile, puisque tu ne risques pas ta vie sur les profondeurs de la mer, puisque aussi bien tu ne penses qu'au trafic, que tu es un intermédiaire et non un travailleur, pourquoi aurais-tu droit à l'eau douce dont j'ai tant besoin, moi, musulman, pour alimenter mes citernes ? Tu gagnes ton pain à la sueur de mon front,

pourquoi boirais-tu autre chose que les eaux amères et les larmes de l'exil ? »

Comme il était aussi un homme d'action, il donna une conclusion pratique à ce discours. Il enjoignit donc aux Juifs de démolir leurs maisons, puis de les reconstruire à un kilomètre plus loin, dans la région de l'eau saumâtre, à l'endroit dit Hara-Srira.

Enfin, comme il était tolérant, il consentit à laisser leur synagogue où elle était.

Elle reçut le nom de *Ghriba*, qui signifie à la fois étonnant, merveilleux, étrange ou étranger au pays. Elle a été, en effet, construite par des étrangers au pays et elle a opéré, d'autre part, beaucoup de miracles. On l'invoque dans les cas difficiles : aussi s'enrichit-elle. On lui donne de l'argent, de l'huile, des bibles. Sa réputation s'étend jusqu'aux rivages les plus lointains de la Méditerranée, dans toute la superficie du royaume d'Israël, et Dieu sait s'il est grand ! Chaque année, durant la semaine qui commence au trente-troisième jour après la Pâque juive, on y vient en pèlerinage, de toutes parts. Alors affluent les Israélites de Tunisie, ceux d'Algérie, ceux du Maroc, ceux de Tripolitaine, ceux d'Italie, ceux d'Égypte, ceux de Syrie. Sur la route on croise les véhicules les plus divers, les montures les plus variées, depuis le petit âne jusqu'au mulet fringant, depuis l'araba à deux roues jusqu'à la limousine de vingt chevaux.

Pour loger tout le monde on a construit, à côté du temple, un caravansérail. Sur une vaste cour carrée, au rez-de-chaussée et au premier étage, cent chambres s'ouvrent. Là s'entassent, pêle-mêle, de grosses Juives aux jambes courtes dans la culotte blanche très bouffante ; leurs pieds trop longs et trop gros sortent à demi des babouches de velours bleu, vert ou rouge, brodées d'or ou d'argent ; les femmes plus jeunes, portant le large pantalon blanc, la veste rouge ou verte, pailletée d'or et le bonnet doré, couvert de mahboub, qu'on appelle une *koufia*, rejettent en arrière le grand voile de soie qui les enveloppe toutes, quand elles sortent dans la rue. Leur visage s'encadre de pendentifs lourds en pièces d'or trouées et rangées par ordre de grandeur. Des jeunes filles moins parées, mais plus belles, n'ont pour tout ornement que leurs grands yeux noirs dans l'ombre du haïk rouge. Les cuisines, la boucherie, la boulangerie, le restaurant, les dépendances grouillent de monde ; ceux qui ne trouvent point à s'installer dans la promiscuité du fondouk sont reçus chez les habitants.

**

Pour aller à Mahboubine, on suit la même route que pour aller à Hara-Srira ; mais dans le premier cas, on tourne à gauche ; dans le second, on tourne à droite. Une route conduit à Mahboubine, une simple piste à Hara-Srira. A la bonne heure ! On sait à quoi s'en tenir.

Un village apparaît qui ne diffère en rien des villages musulmans ; comme eux il érase ses terrasses, surbaïsse ses coupes, adhère au sol ; avec eux, il s'unit dans une sorte de mimétisme architectural. Un nom me vient aux lèvres : Hara-Srira. Je le dis sans le savoir ; je le devine au fil de fer qui est tendu en travers de la rue, d'un mur à l'autre. Le cheïk nous attend, aux premières maisons. Le turban se noue autour du large visage, un gilet bleu clair apparaît sous le burnous de laine ; mais la chemise blanche retombe par-dessus la culotte grise.

L'homme nous introduit dans sa maison. De l'extérieur, elle se présente comme une maison arabe ; mais sitôt qu'on a pénétré dans le patio, toutes sortes de détails vous avertissent que la ressemblance n'est qu'apparente et que le Juif ne cède rien sur l'essentiel. Les murs sont peints en bleu ; sur ce fond criard, un pinceau maladroit a tracé les ornements symboliques, la corne, la main aux cinq doigts écartés. Je ne sais quoi d'agressif et de violent s'inscrit dans la naïveté même de ces dessins. Dans ce patio même, au lieu du silence et de l'absence féminine qui sont pour l'étranger comme un désaveu et qui

lui signalent, mieux que n'importe quelle parole, qu'il se trouve dans une maison arabe, voici au contraire les femmes de la demeure juive, drapées dans leurs foutes de cotonnade rouge ; de beaux sourcils s'alignent en accolade, de grands yeux se fendent en amande sous les cheveux frangés qui débordent d'une *koufia* ruisselante d'or.

Groupées dans un coin, ces créatures se serrent les unes contre les autres, comme des gazelles ; elles tremblent de peur, quand nous nous approchons d'elles pour examiner leurs bijoux, et je garde encore la mémoire du battement de leurs paupières sur leurs yeux étonnés.

La chambre de réception a la même forme en T que chez le caïd ou cadî de Houmt-Souk ; mais les



Juifs en prières dans la Ghriba, synagogue de l'île de Djerba.

cadres accrochés au mur, les étagères colorées, les deux triangles entre-croisés du lustre qui pend au plafond suffisent à la différencier. Sur la table, recouverte d'une nappe blanche, on a disposé symétriquement des assiettes blanches qui contiennent des amandes grillées, du raat-loukoum, des cacaoètes, des tranches d'orange ou des œufs cuits. Aux quatre coins, un bouquet de roses. Au centre exact, mathématique, rigoureux, les petits verres et la carafe en cristal doré qui contient l'alcool de figue. On dirait d'une imagerie populaire, vernie avec ostentation, préparée par des enfants. Evidemment ces mets, ces friandises, je pourrais les trouver sur la table du caïd ou cadi, mais avec plus de fantaisie, moins de symétrie, moins de calcul. Il se peut que je paraisse mal reconnaître les intentions excellentes de l'hospitalité ; mais n'est-il pas souhaitable aussi d'articuler des nuances pour éviter cette sorte de confusion que redoutait jadis le gouverneur Mekksé ? Les bons comptes font les bons amis.

Notre présence a été signalée. Quand nous arrivons à la ghriba, presque toute la population du village est rassemblée dans la rue qui sépare la synagogue du caravansérail. Entre ces deux édifices de maçonnerie blanche, d'une architecture que rien ne distingue et qu'on prendrait de loin pour deux fondouks, c'est un grouillement d'étoffes rayées, de haïks, de voiles rouges, de vestes bleues dans un nuage de poussière. Un grand étendard de soie rouge, à la hampe haute, surgit au-dessus de cette foule, ainsi qu'une flamme s'élançant parmi la fumée d'un vase d'encens. Dans ces façades blanches et lourdes, les grillages de ferronnerie qui protègent les petites fenêtres carrées du caravansérail font l'effet de bijoux ciselés sur une main grasse. A travers ces treillis de filigranes, on aperçoit des visages de femmes guettant le spectacle de la rue. Mais la plupart d'entre elles sont au dehors, assises ou debout sur les bancs de pierre qui longent le mur du caravansérail. Drapées dans leurs foutas rouges comme des statues de l'imprécation, toutes ces Rachel, ces Sarah, ces Esther, ces Rebecca poussent le you-you familial à tout l'Orient. Et, leur faisant face, tout contre le mur de la synagogue, les hommes, vêtus d'un costume où le bleu domine, semblent les protagonistes d'un chœur, prêts à leur donner la réplique.

Le grand rabbin nous accueille sur le seuil du temple. Son beau visage aux traits hiératiques, encadré d'une barbe noire, coiffé d'un large turban bleu aux plis croisés sur le front, rappelle celui d'un guerrier d'Assourbanipal. Je retrouve en lui une lointaine hérité assyrienne. Puissant, fort, ventru, il donne l'impression de la santé, de la sûreté tranquille. Comme les autres Juifs, il porte la chemise blanche par-dessus la culotte grise, un gilet de couleur par-dessus la chemise blanche et une étoffe drapée par-dessus le gilet. Mais la soie violette du gilet, d'un violet rare d'iris mouillé après la pluie, confère à ce costume la dignité ecclésiastique qui sied à un grand-prêtre.

Dans une grande salle qui précède le temple et qui repose sur des colonnes de bois colorées en couleurs vives, sont assis des vieillards à longue barbe blanche, coiffés d'un turban noir. Ils récitent en commun des prières ou lisent, accroupis, les livres sacrés à la lueur de petites bougies : ce sont les prêtres ou les juges du sanhédrin. L'un d'eux ressemble, à s'y méprendre, au *Moïse* de Michel-Ange, avec sa grande barbe qui descend en larges ondulations sur sa poitrine, et je crois qu'en effet Michel-Ange a dû choisir son modèle dans le ghetto, à Rome. Des lampes d'huile pendent aux plafonds et le reflet de leur lueur calme vacille doucement, d'un mouvement fantaisique et continu, sur les murs revêtus de céramiques bleues. Je crois cheminer, entre les portiques, à travers un dédale de feux follets et un murmure de voix cassées, sorties d'outre-tombe.

J'hésite devant la chaire qui occupe le centre. J'éprouverais le même scrupule, dans une église chrétienne, devant l'autel. Mais le rabbin m'invite à gravir les marches. Il veut me montrer le fameux Sifer : c'est une bible manuscrite, enroulée, ainsi que les anciennes bibles israélites, autour d'un axe de fer et enfermée dans une gaine de bois ouvré. Une ceinture d'argent, le *kiter*, entoure cette gaine, un *ramoussin* la surmonte comme la hampe d'un drapeau, avec ses deux boules et son lanternon d'argent ciselé. De ses belles mains, le rabbin dégrafe la ceinture d'argent, ouvre l'étui, déroule le parchemin jaune sur lequel est écrit le texte sacré en caractères hébraïques. Il les suit au moyen d'une baguette de cèdre que termine une petite main d'ivoire à l'index allongé.

La ghriba possède une collection de ces bibles rangées dans une chambre secrète, au fond du temple. Des portes en bois de cèdre et d'olivier

sculptées, ajourées et décorées de plaques d'argent gravé, nous séparent du saint des saints. On y accède par un large escalier. On ouvre les portes devant moi, et les grands cylindres qui contiennent les trésors de la synagogue apparaissent dans l'ombre. Le rabbin promène devant eux la lueur d'une veilleuse et il semble qu'avec cette lampe de mineur il creuse et fouille les sombres galeries de l'histoire, les avenues obscures du passé pour en ramener quelque vérité scintillante.

LE POTIER DE GUELLALA

Les jarres, grandes comme des hommes, où l'on enferme la provision d'eau et d'huile, la petite tasse, le hellab, où l'on boit du lait de palme, l'amphore que les femmes de l'oasis remplissent à la rivière et rapportent sur leur

épaule en un geste antique, l'écuelle jaune qui contient le lait de chèvre, épais et dense comme de la terre de pipe, les gargouillettes vertes fermées d'un bouchon d'alta que transporte l'âne gris, le grand plat mi-partie jaune et vert dans lequel on sert le cous-cous, le brik que la jeune fille dépose dans un coin de la mosquée et qui reste là, immobile, jusqu'au jour des fiançailles, la lampe qui ressemble à un chandelier, mais dont le bord s'évase et se referme ainsi que les valves d'un coquillage ou d'un fruit, cette fine argile d'un rouge pompéien ou conservant le ton naturel de la terre séchée au soleil, ces formes qui se réduisent à quelques types identiques à eux-mêmes, sans cesse continués à travers les âges, cette céramique qui déjà fait partie de l'anthologie grecque, mais n'appartient pas encore au musée, ces ustensiles d'une vie que nous croyons achevée et qui ressuscite à chaque instant devant nos yeux, ces poteries que les carèbes à la voile carrée débarquent aux rivages de la Tripolitaine et de l'Algérie, ces mille et mille vases qui s'entassent dans tous les ports de la Méditerranée, contre les murs des remparts de Sfax, d'où viennent-ils ? De quelle terre sont-ils pétris ? A quels fours ont-ils cuit ? De quel faubourg de la Grèce sont-ils échappés ? De Djerba. Même ceux qui viennent de l'île Kerkennah, de Nabeul, de Tunis, de Moknine, de Kairouan, de Ben Gazi, indirectement ils viennent de Djerba, puisque ce sont des artisans djerbiens qui ont fait école dans toute l'Afrique.

Mais en quel endroit de Djerba ? J'ai vu jusqu'ici des jardins cultivés, des boutiques de Juifs, je n'ai pas encore vu des fours de potiers. Où se cachent-ils donc ? A Guellala, au Sud de l'île. Pour y aller, depuis Houmt-Souk, nous traversons le village juif de Hara Kebira, nous laissons sur la gauche le cimetière israélite, assez pareil à un champ pierreux de la lande bretonne, et nous suivons jusqu'à Cedouikech la route qui se dirige vers El Kantara...

A gauche, à droite de la piste, au flanc des buttes arides qui donnent à cette partie

du paysage un aspect lunaire, sont creusés des trous. Ils introduisent à des galeries souterraines, non boisées, qui parfois s'effondrent, ensevelissant quelques travailleurs. C'est de là que les potiers de Guellala, depuis un temps immémorial, extraient l'argile qui leur est nécessaire, cette argile dont la présence situe dans la géographie artistique les ateliers céramiques. Quelques Guellaliens viennent au-devant de nous. Vêtus à la mode antique, d'un burnous brun ou gris, ils ont le visage bronzé, un peu fermé de ces bustes d'empereurs élus à la fin de l'Empire par leurs soldats et pris dans les rangs du peuple. Sans doute, ce sont des Djerbiens ; mais je songe malgré moi au visage éclairé du cheik de Mahbouline. Ceux-là semblent avoir désappris le sourire. De l'instruction, ils n'ont cure. Leurs enfants, ils dédaignent de les envoyer à l'école ; tout au plus, quelque temps, chez le mueddeb, pour apprendre quelques versets du Koran selon le rite wahabite. Potiers ils sont : potiers ils resteront. Ils font comme leurs parents, leurs grands-parents et ainsi de suite, en remontant le cours des âges, jusqu'à l'époque de l'antique Mèpinx. Et leurs enfants feront comme eux. Pour faire fleurir la forme entre les doigts, qu'est-il besoin de savoir lire le journal ? A quoi bon dessiner ? Un crayon, du papier, bon pour les savants ! Les potiers, comme les sculpteurs, modèlent ; ils ne dessinent pas.

Guellala, tapi dans son fond, creuse ses ateliers, ses fours sous la terre ; il les adosse à des talus où il empile, de siècle en siècle, ses vieux tessons, ses vases défectueux, ses amphores imparfaites. La terre qui n'est pas digne de s'épanouir entre les doigts doit retourner à la terre. Je pénètre dans un de ces tumulus. Je dois me baisser pour ne pas heurter du front le tronc de palmier qui forme le linteau de la porte. Je descends deux marches.



Au village juif : femme ousant sous un porch.

17 NOVEMBRE 1923

L'ILLUSTRATION

N° 4211 — 489



Près de la mosquée de Houmt-Souk : atelier primitif de tisserand, à l'allure de chapelle sombre, couvert de coupes juxtaposées et arc-boutées deux par deux suivant la double pente d'un toit incliné.

Me voici dans une sorte de cave obscure où mes yeux s'accoutument malaisément à discerner une architecture, des objets. Un rais de clarté, tombant à pic d'un hublot percé au ras du sol, tombe crûment sur des gargouillettes rangées, arrondissant des panses, mettant une goutte de lumière sur le rebord extérieur d'un goulot, dessinant des vases, rampant au-dessus d'eux, le long des arcs en plein cintre. J'en distingue les blocs de pierre, pillés sans doute à la ville romaine du voisinage, qui devint carrière par prescription. A mes pieds, si près que j'étais sur le point de marcher dessus, voici un autre tas de pots verts, de plats mi-partie jaunes et verts, décorés d'un trait sommaire, mais que la couverte d'émail a bien absorbé, une lampe à huile verte, une gargoulette d'un vert foncé comme celui d'un arbusier, quand le ciel est gris.

Près de la porte, de manière à voir clair, assis sur une mauvaise planche de bois, le potier est installé de la manière la plus rudimentaire. Non loin de lui, l'aide débarrasse l'argile de ses impuretés. A portée de la main, une coupe ébréchée avec de la terre glaise, une autre avec de l'eau pour mouiller la terre et la rendre plastique, une autre enfin avec de la chaux pour enduire le fond du vase et l'empêcher d'adhérer. Devant lui, protégé par un parapet de pierre, le tour primitif avec un plateau inférieur que meuvent ses pieds nus, un plateau supérieur qui soutient l'argile à modeler. Vêtu d'une chemise blanche et d'une tunique brune, les jambes enveloppées dans une couverture de laine rayée, il reste là pendant des heures, pareil à lui-même, à ses pères, à ses ancêtres lointains, à ceux qui livraient des poteries à Méninx, prenant avec ses mains juste la quantité de terre glaise qu'il lui faut, la modelant entre ses doigts musclés et souples. Des doigts experts, un regard sûr, voilà son talent ; des doigts pour conduire la forme jusqu'à la ligné subtile qui tourne, tourne dans l'espace, se modifie, s'épaissit, et que l'œil, prestement, définit et arrête. Un morceau de roseau coupé en deux pour régulariser le contour ; une ficelle pour séparer le vase encore mou de son piédestal : voilà ses outils.

LE TISSERAND

Le tapis qui recouvre la table où j'écris, la tenture de soie qui pend aux murs de ma chambre, la couverture qui borde mon lit, celle qui entoure les jambes du potier, dans son ancre obscur, celle que déployait devant moi le cheik de Houmt-Souk, dans sa boutique, celle qui couvre les épaules des pêcheurs d'Adjim comme du paysan de Mahboubine, tout cela en vérité a été tissé à Djerba, de même que les poteries ont été cuites aux fours de Guellala. Comme le potier de Guellala, le tisserand de Djerba, depuis des siècles, se sert du même outil, travaille dans le même atelier, exécute le même dessin, emploie les mêmes couleurs. Jamais cependant il n'en résulte une impression d'uniformité, ainsi qu'en donnerait le même travail exécuté à la machine. Les étoffes qui sortent de ses mains, elles n'ont pas d'autre décor que des raies parallèles et pourtant elles me donnent une sensation de couleur profonde et gaie.

A quoi cela tient-il ? Je les regarde attentivement. Je me donne la peine de compter les raies, d'énumérer les nuances ; j'accorde à cet ouvrage quelques-unes des minutes innombrables que l'artisan lui a consacrées dans son atelier humide. Rien qu'en variant l'alternance des tonalités, la largeur des bandes ou des filets juxtaposés, il a produit cette impression de diversité, de chaotisme. Avec une gamme restreinte de rouge, de bleu, de jaune, de noir et de blanc, il crée une modulation aussi complète et fuyante que le musicien arabe avec ses intervalles réduits au quart de ton. Tout au plus, dans le haut des larges raies blanches, ajoute-t-il parfois une broderie en forme de pendentif.

En vérité cette harmonie est déjà si loin de nous, nous avons tellement pris l'habitude des choses fabriquées sans que nous sachions où ni comment que si nous approchons, par hasard, un de ces ateliers primitifs, nous croyons entrer dans une église où se perpétuerait un rite ancien, inexplicable. J'ai souvent remarqué, aux abords immédiats de Houmt-Souk et dans l'île entière, de petites maisons basses, allongées, d'une forme particulière, trop exigües pour être des habitations, couvertes elles aussi de coupes, mais de coupes qui, au lieu de s'aligner, se juxtaposent parallèlement selon un plan horizontal, se redressent obliquement et s'arc-boutent deux par deux, suivant la double pente d'un toit incliné. On dirait en effet de pauvres chapelles, bâties à l'écart de la route, au milieu des champs. Ce sont les ateliers des tisserands. Ils guident ma promenade. J'aime à leur rendre visite.

Il faut, comme chez le potier, descendre deux marches ; l'humidité d'une cave rend le fil plus ductile. De chaque côté de la voûte, les métiers sont rangés avec leurs trames bises tendues sur des bois d'olivier ; on circule entre eux suivant une allée centrale. Sans interrompre leur tâche, les artisans ne lèvent les yeux que lorsqu'elle le leur permet, pour me saluer d'un sourire. L'un d'eux m'invite à entrer, sans doute par esprit d'hospitalité, peut-être aussi parce que ma silhouette, dans l'embrasure de la porte, lui ôte un peu de son jour. Je resterais là des heures entières à regarder. Je m'amuse de tout, des koufins d'alfa qui contiennent les bobines, de quelques brins de laine qui sont attachés en haut d'un métier, d'un enfant qui dévide un tambour de roseaux. A terre, les pieds nus appuient sur des leviers de bois qui font un bruit de sabot sur le pavé, chaque fois que les fils se croisent. Je vois passer la navette, vivement poussée par les mains, dans l'entre-croisement des fils. Un métier s'arrête. Le tisserand puise une bobine dans le koufin, la glisse dans sa navette, aspire le fil par l'orifice ; j'entends le bruit de succion de la bouche ; et le métier de recommencer son clic-clac. Sa gestation se réduit pour moi à deux ou trois petites choses, si simples ! Comme il est activé non par une force brutale et lointaine, mais humaine et proche, deux pieds et une main, le bruit et la vision ne peuvent être absolument simultanés ; mais l'un suit l'autre et, par la répétition même de l'un et de l'autre, on croit qu'ils se produisent presque simultanément. Le fil casse, l'homme s'en aperçoit, découvre la brisure, la renoue, peut la renouer facilement, puis il reprend doucement le tissage à une cadence qu'il accélère progressivement. Son raccord, il le vérifie ; le regard est là pour prévenir les défaillances.

Vous aurez beau perfectionner une machine, vous ne pourrez jamais y ajouter un œil sensible. La perfection humaine sera toujours au-dessus de la perfection inventée par les hommes. Aussi l'instinct ne s'y trompe pas. Quand la machine obéit à une puissance considérable, elle intimide, comme par un réflexe, les ouvriers qui s'en approchent; mais un simple métier, à l'aspect débonnaire, se lie intimement à l'artisan qui se soumet à lui sans effroi. Comme il est fait avec rien, tout au plus quelques montants de bois, point n'est besoin d'être mécanicien pour le réparer; l'artisan l'a agencé, il peut le remettre en état de servir. Il reste vraiment le maître de son travail. On le représente comme un esclave, par comparaison avec l'homme libre de la civilisation occidentale. Mais quel est le véritable esclave, celui qui domine son outil ou celui qui, au contraire, est dominé par lui?

MÉNINX

J'avais vu, en débarquant, ces quelques maisons groupées à la pointe de l'île, à l'endroit où accoste la chaussée romaine qui franchit le détroit d'El Kantara. Déjà le calme des eaux peu profondes, l'alignement des balises qui jalonnent la chaussée créent à ces alentours immédiats de l'île, quand on l'aborde par ce côté, un aspect de monotonie. Les arbres fuyant en dérouté devant le ciel accentuent cette impression défavorable. Mais le jour de mon arrivée, aussitôt à terre, j'avais été emporté rapidement au Nord, vers Houmt-Souk; bien vite les jardins avaient succédé à ces lieux mélancoliques, corrigeant dans mon esprit ce qu'ils avaient de rébarbatif. Le hasard d'une promenade et aussi, je pense, la volonté de mes hôtes m'y ramènent, la veille de mon départ, car ils ont formé le dessein de me montrer Méninx, la ville romaine qui se trouvait jadis dans ces parages.

Des brouillards montent à l'horizon, chargeant et dissimulant la rive opposée, nous isolant davantage, faisant de l'île une île plus lointaine, plus perdue, et du détroit un marais livide. Un repli du terrain nous cache les bâtiments du port. Une plage s'étend. Un pêcheur, courbé sous le poids d'un filet qu'il traîne à terre, se silhouette sur le fond des grisailles de la mer et nous fait mieux sentir, par sa présence, par sa taille, l'abandon et l'immensité du paysage. Nous errons à travers ces terrains vagues, caillouteux, ondulés, cherchant en vain l'orientation de ce qui fut une ville antique, heureuse, riche.

LE REGRET DU LOTOS

Aujourd'hui je dois quitter l'île aux Sables d'Or. Aujourd'hui il faudra qu'Ulysse m'enchaîne sur un navire pour m'arracher aux enchantements de Circé. Aujourd'hui je connaîtrai le regret du lotos. Il a plu cette nuit; les jardiniers ne manqueront pas d'associer ce phénomène bienfaisant à ma venue parmi eux et de dire que je suis l'homme aux éperons verts. Le temps s'est élevé, le ciel a grandi jusqu'à l'immensité, au-dessus d'un horizon bas, et les nuages navigent dans un bleu récent. Ce n'est pas le bleu immuable, profond des quiétudes chaudes, mais un bleu printanier d'Ile-de-France. Les prairies, que le sirocco d'hier avait grisâillées, avivent leur vert, et les coquelicots fleurissent en touffes serrées comme les hautes laines échelonnées de ces tapis vulgaires qui sont d'un caractère champêtre par rapport aux tapis persans raffinés, roses pâles, à palmettes noires. Des foutes de cotonnade rouge étendues sur les rejets de l'écorce d'un palmier se gonflent comme les valves d'un coquelicot monstrueux, géant. Des fermes apparaissent entre les arbres, des fermes fortifiées; les créneaux, le mur plein, une petite ouverture disent encore les incursions des nomades, jadis, quand les corsaires avaient pris le large et que les femmes, les enfants restaient seuls au logis.

Enfin, après un tournant, la route pique vers la mer. Entre les maisons se croisent les mâts, les vergues de navires, dont l'oscillation lente obéit au grand rythme maritime. La population s'est rangée sous les drapeaux des

zaouias: l'un d'eux, en soie rouge et verte; l'autre à trois bandes, rouge, verte et jaune; un troisième, vert pâle, délavé, avec une bande rouge sur laquelle brillent une étoile et un croissant brodés en argent. A la hampe pendent des cordelettes sur lesquelles sont attachés des triangles de soie de la même nuance que les bandes. Quelle différence entre ces étendards, flottant bien au-dessus de la foule, penchés avec un juste sens de la fantaisie, et nos petits drapeaux de régiment, étriqués, tenus en berne! Ceci parle à l'imagination, entraîne, exalte comme le vent de la mer. Les couleurs fines paraissent plus précieuses parce qu'amenées, préparées par les fonds de terre brune de la foule habillée de bure.

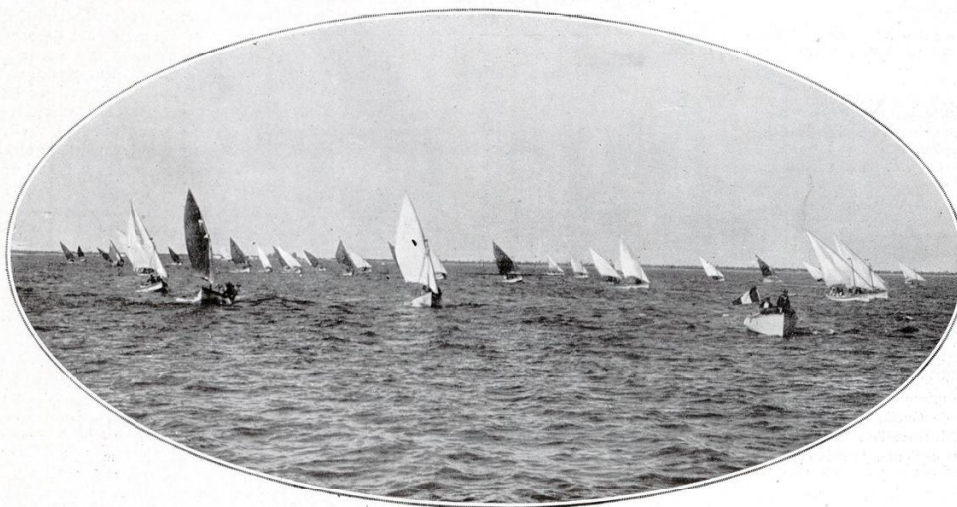
Suivis de cette foule pressante, surexcitée, contenue à grand-peine, nous nous dirigeons vers l'embarcadère qui prolonge la rue. En débouchant sur la jetée, nous recevons au visage, comme une gifle, l'air vif du large.

Le grand pavois de pavillons claque au mât de la marine. La barque qui nous transportera de l'autre côté du détroit est tendue d'étoffes djerbiennes, rayées de rouge et de blanc. Nous nous embarquons. Dix, vingt, cinquante, cent autres barques sont là, qui doivent nous escorter jusqu'à Djorf. Le cheik monte avec nous. Dix, vingt, cinquante, cent voiles se déploient, orangées, blanches aussi. L'une d'elles, carrée, a la forme des voiles phéniciennes que l'on remarque en certaines mosaïques de Sousses.

Toutes prennent leur essor. C'est alors une vibration d'ailes blanches, d'ailes rouges qui palpitent sur une eau d'un vert émeraude, agitée, paillée, dans un vaste ciel d'un bleu lavé, traversé, lui, par une flotte de grands nuages. Les barques tirent des bordées, nous dépassent, nous coupent avec hardiesse, nous croisent, nous enveloppent, en traçant autour de nous un large cercle, comme des vautours avant de fondre sur leur proie. En passant près de nous, si près que nous découvrons leurs visages hâlés, que nous voyons leurs dents blanches riant au milieu de visages minces, au nez busqué, les corsaires d'hier, les pêcheurs d'aujourd'hui, les marins de demain poussent des cris de joie, des vivats. Le vent souffle en poupe. Nous aurons vite fait de traverser la passe. Déjà les falaises d'argile de Djorf se dressent à pic devant nous. Nous allons accoster. Nous sommes à terre, nous et nos bagages. Et déjà les voiles ont viré de bord. Le spectacle n'a duré qu'un instant. Elles fuient, penchées comme de larges oiseaux, puis posées comme des touches blanches, safran, rapprochées par la distance, serrées les unes contre les autres à l'horizon. Maintenant elles tiennent toutes dans une échancrure de la falaise. Longtemps, je les suis du regard. Il me semble que les corsaires qui les montent m'ont arraché à une de ces fermes fortifiées, si paisibles, devant lesquelles je passais tout à l'heure, et déporté de force sur le continent. Derrière moi, les terres s'étendent, fauves et désertiques. Devant moi, l'île des Lotophages n'est plus qu'un trait horizontal, silhouetté de quelques palmiers. Encore un instant, je le considère avec envie, cherchant à gonfler cette ligne abstraite de mes souvenirs personnels...

Je sais maintenant ce qu'il faut entendre par le lotos. Ce n'est ni l'orange, ni le citron, ni la pomme, ni le nerprun, ni l'arboise, ni la baie de lentisque, ni la datte, ni la racine du lotos dont se nourrissaient les Egyptiens, ni la baie du myrte consacrée à Vénus, ni l'olive, ni aucun des fruits de l'azérolier, du sorbier, du micocoulier, du jujubier. Scylax, Hérodote, Théophraste, Eratosthène, Strabon, Pliny, Polybe en ont menti. Seul le vieil Homère doit être écouté quand il écrit que le lotos est le fruit d'une fleur. Son intuition de poète a raison contre la science de tous ces pédants. Avec son langage imagé, il nous introduit dans la vérité. Le fruit d'une fleur! Entendez par là le plaisir impalpable, celui qui ne se mesure pas; l'air qu'on respire, le parfum qui s'exhale, la lumière transparente et aussi tout ce qui s'éloigne de nous, ce que nous avons quitté de nous-mêmes et que nous regrettons, comme si nous voulions reprendre notre décision.

LÉANDRE VAILLAT.



Fantasia nautique des barques de Djerba autour du canot, pavoisé aux couleurs françaises, reconduisant notre collaborateur sur la côte tunisienne.